



## PETIT COURRIER DES DAMES; JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modès.

On comprend que, dans ce moment, les modes n'offrent rien de piquant. — L'heure des nouvelles créations n'est point encore arrivée, et le séjour de la campagne consolide de plus en plus le goût des toilettes simples, des peignoirs négligés et des chapeaux de paille. La vie de château a bien son élégance, mais elle se reporte toute sur le luxe de la lingerie, des superbes broderies, des dentelles de tout genre; les rubans sont le seul accessoire de ces parures légères; aussi les rubans nécessitent-ils une recherche qui reçoit l'empreinte du goût de la femme qui les porte. Plus de ceintures tranchantes sur des robes unies, mais un joli ruban de taffetas noué sur le côté et harmonisé avec la garniture du chapeau. Ce ruban doit toujours être de couleur tendre, le

plus souvent à carreaux. En négligé il est de demi-largeur, et ne forme qu'un nœud avec de petits bouts, tandis que pour toilette plus recherchée on adopte toujours les longues ceintures à bouts flottants sur le côté. Avec des robes d'organdi ou d'étoffe de couleur, il est tellement de rigueur d'assortir parfaitement sa ceinture, que les élégantes donnent l'échantillon de leur robe pour faire faire à la fabrique même la ceinture qu'elles désirent. Nous rappellerons encore à cette occasion les magasins de M. Pussey-Chavy \*, qui excellent par la multitude des rubans qu'ils offrent et par la célérité avec laquelle ils font exécuter toutes les demandes; les écharpes-étoles et ceintures de fantaisie y sont aussi remarquables par leur choix varié et distingué.

— Nous n'omettons point, en parlant

\* Rue Choiseul, n<sup>o</sup> 2. sans signal à côté



rubans, de citer des petits tabliers que l'on fait tout en rubans rapportés, et qui sont comme une manière de mosaïque tout-à-fait originale. On en fait en rubans unis de diverses nuances, et on les encadre de façon à ne former qu'un grand carreau de diverses couleurs. On conçoit que ce travail offre mille variétés dans son exécution, et qu'avec des rubans de plusieurs couleurs on peut composer de jolis dessins. C'est un ouvrage très-amusant à exécuter soi-même.

— Les mantelets noirs continuent à s'apercevoir, en guise de schall, sur les toilettes d'été; ils sont en gros grain noir, doublés de couleur et garnis de dentelle noire. On en voit aussi tout en blonde, doublés d'un transparent de couleur.

— Les pélerines blanches en mousseline brodée, garnies de malines, sont quelquefois si grandes qu'elles tiennent rang parmi les mantelets. Ce genre, qui commence à la fin de l'été, sera sans doute tout-à-fait de mode générale l'été prochain; car on comprend combien de ressources pour l'élégance offrent ces mantelets qui peuvent se porter avec tout, qui vont à toutes les heures et avec toutes les toilettes.

— Nous citerons comme charmant costume d'été les redingotes en organdi ou mousseline unie, n'ayant qu'un ourlet, dans lequel est passé tout autour un ruban de couleur. Nous avons offert dernièrement le modèle de cette toilette, qui a eu beaucoup de succès.

— Une jeune mariée a fait dernièrement ses visites du matin avec une redingote de ce genre. Elle était en mousseline des Indes, et avait un ruban de satin rose pâle passé à plat dans l'ourlet. Les deux coins du bas de la redingote étaient retournés et fixés sur le jupon par un petit nœud de ruban rose, de manière à ce que les coins de la redingote avaient perdu leur angle et laissaient ainsi à découvert le jupon, également en mousseline. La pélerine doublée à longs pans avait un même ruban

passé dans les ourlets, et était serrée autour de la taille par une ceinture de satin rose; le tour du cou et les bracelets étaient aussi formés par des nœuds roses. Sur la tête un chapeau de paille de riz, orné d'un bouquet de roses trémières. Des bottines de satin couleur écrue, des gants rosés et un éventail Louis XV, complétaient cette toilette.

— L'éventail porté ainsi le matin ne peut surprendre, car on sait qu'il est admis à toute heure, et qu'il est devenu d'un usage aussi familier que l'ombrelle.

— Depuis quelques jours, nous remarquons beaucoup de capotes en poul de soie paille ou lilas, avec voile de blonde.

— Pour la campagne, on fait de charmantes capotes en batiste blanche, dont les coulisses, excessivement petites et tout près l'une de l'autre, ne présentent plus que comme un tissu souple et ferme tout à la fois. On double ces capotes en légère soie rose: elles sont très-recherchées pour les eaux et les voyages; leur flexibilité et leur simplicité se prêtent merveilleusement à toutes les fatigues des voitures et des parties champêtres.

#### AMAZONES.

Les femmes françaises sont maintenant tout-à-fait lancées dans le goût de l'équitation. Jamais on ne vit tant d'amazones, et, bien que ce costume ne permette pas une grande variété, on peut toutefois y apporter d'élégantes nuances. Le drap est incontestablement ce qui convient mieux pour monter à cheval, mais auprès de la couleur noire, qui est la plus généralement adoptée, viennent se mêler les nuances claires, telles que écriu, vert anglais, bleu lapis; les boutons tout en soie de la même nuance; les manches toujours un peu étroites du bas, afin de dégager la taille. Le corsage peut être ouvert ou fermé à volonté, avec ou sans revers. Cela permet la recherche des chemisettes, qui sont le plus grand luxe des amazones; on



en voit plissées, brodées, ornées d'une rangée de petits boutons de fil très-déli-cats ou de trois boutons de fantaisie, en opale, corail, agathe, etc., etc. Les chemisettes ont indistinctement des collets carrés rabattus, ou un petit plissé soutenu par la cravate ou le ruban. Quant au chapeau, il est en paille de Brésil, forme de chapeau d'homme, ou en léger castor gris. Ces derniers sont quelquefois ornés d'un petit bouquet de plumes du même gris que le chapeau, et placé un peu de côté. Ce que nous avons remarqué de plus joli dans ce dernier genre était la toilette d'une toute jeune et jolie femme arrivant faire une visite de matin à une jolie *villa*, près de Neuilly. Son amazone était d'un drap bleu très-élégant; le corsage ouvert laissait voir une chemisette en batiste plissée, fermée par cinq petits boutons formés d'une turquoise carrée, enchâssée dans un petit filet d'or presque imperceptible. Les gants, en peau de renne, étaient aussi serrés au poignet par deux boutons semblables à ceux de la chemisette. Le chapeau, en castor d'un gris très-pâle, avait trois petites plumes courtes, formant sur le côté un gracieux ornement qui, se prêtant à toutes les ondulations de la course, rappelait ces descriptions romantiques des belles héroïnes se jouant sur leur léger coursier. Dureste, le charme d'une femme en amazone n'est point exclu de nos goûts et de nos poésies modernes. Nous pouvons en juger par l'expression d'un de nos plus piquans auteurs modernes. « Si vous avez jamais voyagé, nous dit-il, près d'une femme, je ne dis pas dans les allées poudreuses du bois de Boulogne, où les dandys qui vous croisent et les calèches qui vous heurtent vous obligent sans cesse à des préoccupations de sûreté et de vanité, mais dans des chemins verts et creux, sous la voûte des buissons chargés de prunelles, vous savez qu'il n'est rien de plus amical et de plus doux. Tantôt il faut éclairer la route de votre compagne, couper devant

elle avec la cravache les fils de la Vierge, puis la laisser passer la première à son tour, afin qu'elle choisisse le plus périlleux sentier, et éviter les branches qu'elle menace gaîment de vous renvoyer. Cette marche est une succession d'incidents qui ressemblent parfois aux capricieuses évolutions de nos danses. Et puis, que la conversation est libre et aisée du haut de ce piédestal mouvant qui livre à vos regards le paysage agrandi ! Placé à la gauche de l'amazone, sa position même à cheval la tourne coquettement vers vous : un pied furtif, un genou témérairement avancé, tout est péril, grâce et attrait autour d'elle. Les chevaux même se sont animés à se suivre, ou ils s'agacent en marchant l'un près de l'autre ; tous s'associe dans ce groupe aventureux ; et si le sol uni vient à solliciter un tems de galop, ne dirait-on pas un seul être disparaissant dans le poudreux nuage, ou sous les profondes allées d'une forêt ? Pour moi, je ne voudrais pas plus confier celle que j'aime à un adroit cavalier qu'à la profane étreinte d'un valseur. »

## OUÏE HIÉLAN.

(SUITE ET FIN.)

Le trait suivant fera connaître l'originalité du caractère de notre héros.

Hiélan avait toujours nourri du ressentiment contre le marchand qui l'avait fait condamner à la bastonnade, et il avait promis de se venger ; mais celui-ci avait quitté la Norvège, et Hiélan se vit obligé de remettre sa vengeance à un autre tems. Ayant appris que ce marchand avait repris le cours de ses affaires à Christiansand, il le fit surveiller, et il sut que cet homme avait fait porter une grosse somme d'argent dans sa maison de campagne. Cette maison s'élevait sur les bords d'une rivière profonde ; tout auprès venaient s'amarrer



plusieurs barques de pêcheurs. Hiélan fit cacher dans ces barques quelques-uns de ses camarades, et quand il sut que le marchand était parti pour Christiansand, il pénétra dans la maison, surprit les domestiques, s'empara d'environ trente mille francs en argent, de toute la vaisselle plate, et en un mot de tous les objets de valeur. Il fit enlever aussi toutes les provisions en tout genre, que, dans ces contrées où s'exerce encore l'hospitalité envers les étrangers, on a coutume de faire pour l'hiver, dans une telle abondance qu'on ne saurait s'en faire une idée dans les pays méridionaux.

Tout le butin fut mis dans les barques qui le déposèrent sur la rive opposée; et de là on le transporta dans des lieux connus seulement d'Hiélan et de ses compagnons. Mais c'était peu pour lui de s'être emparé de toutes ces richesses, il fallait encore être témoin de la désolation du marchand, quand il apprendrait que sa maison avait été dévalisée. De l'autre côté de la rivière, précisément en face de la maison, s'élevait un rocher à pic de plus de cent pieds de hauteur. Ce rocher était tout-à-fait inaccessible de trois côtés. On pouvait seulement y gravir du côté de la rivière; mais le pied d'Hiélan pouvait seul s'y aventurer. Ce fut donc sur cette éminence, d'où il pouvait aisément distinguer ce qui se passait dans la maison du marchand, que se plaça Hiélan, tenant dans ses mains les vases les plus précieux qu'il lui avait enlevés, et un flacon de son excellent vin de Madère suspendu à la ceinture. Il avait à peine promené son œil d'aigle sur la plaine qui l'environnait, quand il aperçut le marchand entouré de soldats et courant hors d'haleine vers sa maison. La foule qui s'était jointe aux soldats, aux hommes de la police, était considérable, et tout, autour de la maison, était dans le désordre et la plus complète confusion. Nous n'essaierons pas de peindre la colère du marchand et l'étonnement de la multitude lorsqu'ils aperçurent sur

son roc comme un aigle dans son aire l'auteur du vol, Oulie Hiélan, poussant des cris de joie, faisant tinter ses coupes, buvant à longs traits et narguant les soldats et les limiers de police.

Il nous reste maintenant à donner la fin de cette histoire et à raconter l'arrestation de notre héros. Il fut trahi par un des siens qu'il avait puni sévèrement. Dans une excursion qu'il avait faite pour surprendre une maison, il se vit tout-à-coup environné par un cordon de cent soldats. Le traître avait indiqué la route que son chef devait prendre, et une embûche avait été dressée sur son passage. Après un combat désespéré, Hiélan fut obligé de se rendre avec sept hommes qui l'accompagnaient.

Il ne fut pas remis cette fois à la garde de quelques hommes, ni enfermé dans une serme. On le fit marcher jour et nuit, sans repos, sans relâche, et après avoir parcouru une distance de deux cent milles, il arriva aux environs de Christiania. Mais telle était la multitude de curieux que la nouvelle de l'arrestation d'Hiélan avait appelés de tous les environs, que le prisonnier et sa nombreuse escorte ne purent pénétrer dans le faubourg. C'était partout une affluence extraordinaire; chacun voulait contempler les traits de ce bandit dont on avait tant vanté la beauté parfaite des formes, la taille gigantesque, la force prodigieuse, et dont la crédule superstition racontait des merveilles; car le peuple le croyait doué d'un pouvoir surhumain. Les dames de Christiania elles-mêmes, qui avaient tant ouï parler des égards et de la politesse que le bel Hiélan avait toujours observés envers les personnes de leur sexe, et qui n'ignoraient pas qu'il avait souvent aplani les obstacles qui s'opposaient à l'union des amans, qu'il dotait fréquemment des filles pauvres, s'intéressèrent si vivement à lui qu'elles envoyèrent une députation en faveur du prisonnier, et qu'elles offrirent mille dollars pour sa rançon, à condition qu'il renoncerait à son genre de vie, et qu'il se com-



porterait désormais comme un paisible et bon bourgeois.

Ce fut pendant la halte que le prisonnier et son escorte devait faire dans le faubourg, qu'il apprit la démarche des dames de Christiana, et qu'on vint lui faire cette étrange proposition de le rendre à la liberté s'il s'engageait à renoncer à son ancien état. « Dites aux dames de Christiana, répondit cet homme extraordinaire, que je suis plus fier de l'intérêt qu'elles me témoignent en cette circonstance que si la couronne de Suède était placée sur ma tête. Mais je suis désolé de ne pouvoir accepter la condition qu'elles ont mise à ma délivrance ; je sens qu'il me serait tout-à-fait impossible de m'accoutumer à un autre genre de vie que celui dans lequel j'ai trouvé jusqu'ici tant de bonheur. »

Hiélan et ses compagnons furent alors chargés de fers pesans, et leur cou fut enfermé dans un collier de fer d'une forme toute particulière. Ce collier était garni de deux énormes clous longs de plus d'un pied, et dépassait les épaules. Cette sorte de collier est uniquement destinée à ceux qui sont condamnés à l'esclavage pour le reste de leurs jours.

Un sombre nuage s'était amassé sur le front d'Hiélan, en voyant attaché à son cou l'ignoble collier ; la rage étincelait dans ses yeux. Devait-il désormais vivre en serf, lui qui était accoutumé à commander ? A ses yeux sa conduite n'avait pas été celle d'un chef de brigands, car il n'avait jamais fait couler le sang que dans sa propre défense ; il se considérait comme un redresseur de torts et l'appui du pauvre. Il s'attacha donc à cette idée consolante, et loin de paraître humilié lorsqu'on le montra en spectacle dans toutes les rues de Christiana, il fit voir un air noble et fier, une physionomie imposante et grave. La foule qui se pressait partout sur son passage admirait son maintien plein de dignité, sa taille gigantesque, la majesté de ses traits. Les balcons, les croisées de toutes les maisons

étaient occupés par les dames qui agitaient leur mouchoir dans les airs, et l'on voyait dans tous les visages l'expression de la tristesse, et même des larmes dans quelques yeux. On eût dit qu'on célébrait le retour d'un conquérant victorieux, et non qu'on saluait un chef de brigands dans les fers. Les murmures d'enthousiasme et d'admiration, les paroles les plus louangeuses parvenaient souvent aux oreilles du beau prisonnier, qui se contentait de tourner sa tête ornée de boucles de cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules, et répondait, par un regard plein de reconnaissance. En un mot, la plus tendre sympathie, la plus vive pitié avait pénétré tous les cœurs pour celui qui traversait les rues le carcan au cou. Dans le fait, un capitaine de bandits, dans ces pays presque sauvages, est encore revêtu, pour ainsi parler, de l'ancien caractère des chevaliers, et entre lui et le misérable voleur d'une nation civilisée, il y a la même distance qu'entre un ambitieux conquérant de provinces et un féroce assassin.

Cependant le gouverneur était dans l'enchantement d'être parvenu à se rendre maître de cet homme si redoutable ; il pensait que lorsque les portes d'un château se seraient fermées sur lui, il serait hors d'état de l'inquiéter désormais. Mais il ignorait encore à quel indomptable caractère il avait affaire. Quand Hiélan parut devant le gouverneur, et que celui-ci lui eut fait des questions sur son genre de vie, les réponses du prisonnier furent franches, sincères ; car, d'après ses idées erronées, il croyait que ses aveux ne pouvaient nullement entraîner de dégradation. Il ne demanda point grâce pour lui, mais il pria long-tems le gouverneur d'accorder le pardon à ses camarades, et de leur rendre la liberté, s'accusant lui-même de les avoir séduits par son exemple, et de les avoir détournés de leurs travaux paisibles. Quand il vit que ses instances et ses prières étaient sans résultat, il parut en proie à la plus vive douleur, un profond



chagrin se peignit sur tous ses traits; mais un observateur attentif eût pu remarquer qu'un instant après un sourire éclaircit soudainement son visage sombre, comme un brillant éclair qui perce l'obscurité de la nuit. Quoiqu'on lui eût refusé la grâce de ses compagnons, on consentit à le délivrer de ses fers, à condition qu'il ne tenterait pas de s'évader, et on le laissa pour cette nuit au milieu d'eux, dans le château d'Aggerhuys; le lendemain, ils devaient aller rejoindre les forçats qui travaillaient aux travaux publics.

Pour lui, comme il avait acquis une grande habileté dans le métier de tourneur, pendant qu'il était au service de la sœur du banquier de Christiansand, on lui fit grâce des travaux des forçats; il devait le lendemain reprendre son ancien métier. Tels étaient les projets du gouverneur; mais Hiélan espérait bien y mettre obstacle, en tant du moins que ces projets concernaient ses camarades; car pour lui, il ne s'appartenait plus, il avait donné sa parole de ne pas s'évader. Le lendemain, avant que le jour parût, la prison se trouva vide, tous ses hôtes avaient disparu. Hiélan, si renommé pour la fidélité qu'il avait toujours montrée pour sa parole, fidélité qui était passée en proverbe, avait-il été infidèle pour la première fois? Non. Quand les portes du château s'ouvrirent et que le pont-levis s'abaissa, on aperçut assis sur le bord du fossé le chef de bandits, qui se leva dès qu'il vit la porte ouverte et demanda à rentrer dans son cachot.

La récompense de cet exploit, ce fut des chaînes de fer qu'il traîna long-tems avant qu'on lui permit de s'occuper des travaux de tourneur. Mais les chaînes lui étaient légères, maintenant qu'il avait rendu ses camarades à la liberté.

La captivité d'Hiélan s'adoucit avec le tems, et depuis quelques années il est prisonnier sur parole.

Il semble aussi qu'il s'est tout-à-fait reconcilié avec son sort; car comme il a promis de ne plus chercher à s'enfuir, on

le voit souvent se promener sur les remparts, sans liens, et il lui est même permis de tems en tems de visiter la cité. La seule espérance de liberté qui reste aujourd'hui à Hiélan repose sur une visite que Bernadotte doit faire au château d'Aggerhuys; car dans ces occasions on a coutume de rendre la liberté à quelques serfs. Néanmoins, c'est l'opinion générale de ses compatriotes que le vieux prisonnier est trop dangereux pour qu'on lui rende la liberté; et l'on dit que, malgré la visite du roi de Suède, Hiélan n'en demeurera pas moins l'hôte du château d'Aggerhuys.

### Littérature.

Nous avons promis à nos abonnées de revenir sur la REVUE POÉTIQUE comme on revient sur une mine précieuse, de laquelle on voudrait recueillir jusqu'à la plus faible parcelle; mais l'espace a manqué à nos colonnes, et nous a forcé de renvoyer jusqu'ici le *Roi des Aunes* et sa naïve poésie. Trop limitées dans nos citations, nous avons eu depuis le regret de voir passer le *Bal du Sous-Préfet* sans qu'il nous soit possible de transmettre cette piquante critique, si bien faite pour être appréciée dans tous nos salons, et qui renferme des tableaux si pleins de vérité, des caractères tellement *au naturel*, que plus d'un serait forcé de sourire à son propre portrait. Mais telle est la puissance de l'esprit, que le poète, le critique, le narrateur, enfin M. Bertrand, l'archiviste de la *préfecture*, a su faire passer toute son histoire sous le trait d'un proverbe, mais proverbe qui vaut tout un poème, proverbe qui surpasse plus d'une comédie quotidiennement applaudie. Quiconque surtout a habité la province, a vu ces petites coteries, ces intrigues où le cotillon vient toujours s'entremêler aux débats administratifs, a pu juger toutes ces



querelles de rang, d'opinion, de morale et enfin tous ces grands embarras faits pour de petites choses ; quiconque enfin a vécu dans ces petits mondes semés sur notre grand monde jouira de toute son ame à la lecture du *Bal du Sous-Préfet*, et sera tenté d'aller fouiller dans les archives de M. Bertrand, pour exhumer une seconde édition de ces tableaux de petite ville. Quant à la *Revue Poétique*, ce fut pour elle une heureuse et favorable découverte que les cartons dont sont sortis de si curieux manuscrits, et nous ne doutons point que quelques documens semblables fussent pour consolider à tout jamais cette brillante publication.

La *Revue Poétique* contiendra dans ses prochains numéros de nouvelles pièces inédites de MM. les collaborateurs du premier numéro, des morceaux inédits de MM. A. Soumet, Casimir Delavigne, A. Guiraud, C. Scribe, Alfred de Vigny, Méry, Jules de Rességuier, etc. ; la suite des *Révolutions Dramatiques*, de M. Bertrand, archiviste de la préfecture, etc.

Elle paraît à la librairie orientale et française de M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Dondey-Dupré, éditeur, rue Vivienne, n<sup>o</sup> 2.

# LE ROI DES AUNES,

BALLADE, TRAQUITE DE GORTHE.

Dans la nuit où gronde l'orage,  
Qui chemine si tard ? C'est un homme égaré :  
Il embrasse, rêveur, son fils au doux visage,  
Que la peur a décoloré.

« Enfant chéri, qui te désole ?

— Père, vois-tu là-bas... sur le marais qui dort,  
Le Roi des Aunes ?... Dieu ! fuyons... vers nous il vole,  
Et son regard donne la mort.

— Mon fils, je ne vois qu'un nuage  
Qu'enchaîne à l'horizon sa ceinture d'éclairs :  
La foudre roule au loin sur la crête sauvage  
De ces monts qui fendent les airs. »

Et déjà les gouttes de pluie  
Glaçaient nos voyageurs.

« Petit, viens avec moi !  
» Dans mon riant palais jamais on ne s'ennuie !

« Je jouerai sans cesse avec toi.

» Joli petit, viens ! Pour te plaire,  
» J'émaillerai de fleurs le sable des ruisseaux ;  
» Pour toi j'ai des jouets précieux : et ma mère  
» Te fait des vêtements si beaux ! »

« Papa, que j'ai peur !... A l'oreille  
Le Roi des Aunes vient de me parler tout bas ;  
Et sa voix bruissait comme une aile d'abeille  
Qui se pose sur des lilas.

— Enfant, rassure-toi. La bise  
Agite seule ici les rameaux longs et nus  
D'un arbre qui projette au loin son ombre grise  
A travers les sentiers rompus. »

« — Petit, joli petit, viens vite !...  
» Mes filles avec toi, joyeuses, danseront...  
» A leur félicité mon sourire t'invite ;  
» Mes chants la nuit te berceront. »

« — Père, écoute... il me parle encore !...  
Vois-tu, derrière lui, ses filles se dresser  
Comme le spectre noir qui s'enfuit à l'aurore ?  
Les vois-tu rire et grimacer ?

— Enfant, je ne vois que les aunes  
Balancer leurs vieux troncs aux rives du marais.  
Console-toi : voici le jour aux reflets jaunes,  
L'orage passe, l'air est frais. »

« A moi ! ta charmante figure !  
» Enfant, tu m'appartiens ! A moi, tes doux baisers !  
» Malgré tes cris, ton père, et malgré la nature,  
» A moi tes jours gais et légers ! »

« Ah !!! le Roi des Aunes m'enlève !  
Mon père !... défends-moi ! Dieu ! qu'il m'a fait de mal !  
Le pauvre homme, effrayé de ce funeste rêve !  
Hâta le pas de son cheval.

Mais en vain son ame explorée  
Cherchait à recueillir ses pensers éperdus ;  
Et quand il atteignit la cabane isolée,  
Son enfant ne respirait plus !

AUGUSTE P.

## Théâtres.

OPÉRA. — Les derniers jours du règne de M. Véron ne démentent pas tout ce qu'a fait l'Opéra pendant sa gestion. Foule malgré la chaleur. La rentrée de M<sup>me</sup> Dorus-Gras dans *Robert* a été un nouvel apât à la multitude qui a encombré l'Académie Royale de Musique. Heureux présage pour M. Duponchel !

— THÉÂTRE - FRANÇAIS. — Ce théâtre semble disposé à ne rien nous donner de nouveau. Ses principaux artistes en tournée départementale lui manquent. En attendant, il épuise le vieux répertoire ; Molière, Racine et Corneille sont en pleine vigueur.



—OPÉRA-COMIQUE.—Rien de nouveau. La reprise de *Zampa* a contribué à maintenir la population de la salle. *Les Deux Reines*, *Alda*, *Micheline*, sont toujours les dernières nouveautés. Chollet et M<sup>lle</sup> Prévost se soutiennent et soutiennent merveilleusement M. Crosnier.

— Nos théâtres secondaires sont dans un état complet de stagnation en fait de nouveautés. Le Vaudeville, le Gymnase, les Variétés et le Palais-Royal semblent dormir et se reposer sur leurs anciens succès. D'ailleurs que faire sans Arnal, sans Vernet, sans Déjazet?

—PORTE-SAINT-MARTIN.—Frédéric-Lemaître, dans *l'Auberge des Adrets*, a ramené le monde au théâtre de M. Harel. Mais combien cela durera-t-il? tant que quelqu'un n'aura pas vu Robert Macaire et Bertrand. Autre moyen de maintenir la foule : la représentation de quelque drame dans le genre de la *Tour de Nesle*, de *Richard d'Arlington* ou de *Marie Tudor*.

—AMBIGU.—Voici une première représentation : *Marguerite de Quélus*, drame en trois actes. La scène se passe en 1572, à l'époque de la Saint-Barthélemy. Il y a force meurtres, victimes, complots, etc. Il y a eu succès et grands applaudissemens aux noms des auteurs, MM. Desnoyer et Foucher. La mise en scène est une grande ressource pour la réussite des pièces ; dans ce drame rien n'a été épargné en fait de luxe et de décorations.

—CIRQUE-OLYMPIQUE.—Il est inutile de parler des chevaux des Champs-Élysées. Nous savons tous qu'il y a et qu'il y aura foule jusqu'à l'arrivée des frimas ; mais au boulevard du Temple a eu lieu la représentation d'un nouveau mélodrame.

M. Hertz, l'illustre pianiste, vient d'arriver à Paris, après avoir obtenu des succès prodigieux en Angleterre. Il faut espérer que bientôt tous nos artistes, qui maintenant sont encore en tournée, reviendront reprendre leur place et faire revivre les théâtres.

— On s'entretient déjà des courses, et quelques préparatifs ont été faits. C'est une époque à laquelle tout le monde fashionable retourne à la ville, attiré par ce brillant spectacle ; c'est une époque où les modes d'été montrent les derniers rayons de leur splendeur, et où ont lieu les dernières réunions de voitures et de chevaux à la mode.

— Les travaux qu'on exécute depuis quelque tems à l'Hôtel-de-Ville vont être bientôt terminés, et nous aurons dans son intégrité un des plus intéressans monumens de la renaissance.

— On annonce que M. Duponchel est dans l'intention d'améliorer la façade de l'Opéra sous le rapport de la commodité et du luxe. Ces premières améliorations tendent à faciliter et à régulariser l'arrivée des équipages et à rendre plus éclatant l'éclairage du péristyle.

## OSMAN IGLOU, BREVETÉ,

Il vient d'être importé en France un cosmétique dit Baume d'Osman Iglou, de Constantinople ; c'est à l'usage de ce baume que les femmes de l'Orient doivent la conservation de leur beauté, de leur teint, jusqu'à l'âge le plus avancé. Il guérit radicalement et en très-pen de tems la couperose. Dépôt rue du Helder, n° 15.

A ce Numéro est jointe la planche 1188.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.  
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.  
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.  
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.





5. Septembre 1835.

# Modes de Paris.

N° 288.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N° 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en gros de Naples. Schall en Cachemire français,  
à la Caravane rue Richelieu, 86.

Costumes d'Enfant.

Messrs J. & J. Fuller N° 34. Rathbone Place, London.